

—Vous avez raison, mademoiselle, dit-il avec dignité. C'est nous, en effet, qui sommes chez vous. Jusqueici nous vous avons pour vous, votre tante et moi, une affection sans bornes.

—Le misérable hypocrite ! pensa le capitaine qui, mieux que personne, savait à quoi s'en tenir sur cette tendresse avouée...

—Vous tenez, paraît-il, petite ingrate, à redevenir pour nous une étrangère. Soit ! comme il vous plaira. Epousez qui vous voudrez... Reprenez la gestion de vos biens. Je suis prêt à vous rendre mes comptes... dès demain matin. Ils sont bien en règle, soyez-en sûre. J'ai fidèlement et sagement administré le patrimoine, dont ma pauvre mère avait l'usufruit, et dont vous avez la nu-propriété... Tout vous sera rendu, et je ne vous ferai pas tort d'un centime, croyez-le.

—Oh ! j'ai pleine confiance en vous, mon oncle, interrompit Mathilde en haussant les épaules. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit en ce moment, vous le savez bien. Les affaires d'intérêt ne me touchent guère.

—Elles me touchent, moi ! répliqua-t-il avec fierté. Et puisque vous nous reprochez d'habiter cet hôtel...

—Je ne vous reproche rien, mon oncle. Seulement, j'ai bien le droit, quand on me menace de me chasser, de me souvenir enfin...

—Que vous êtes chez vous ? Oui. Votre tante ne sait pas ce qu'elle dit... Aussi, mademoiselle, et dès que j'aurai réglé avec vous mes comptes de tutelle et de curatelle, nous nous empresserons de quitter cette maison... Vous le voyez, c'est vous qui nous chassez !

Il prit une attitude de martyr et, s'adressant à sa fille qui était en train de faire reprendre ses sens à la comtesse qui ne les avait jamais perdus, et qui jouait à merveille la comédie de la crise nerveuse :

—Tu le vois, Rosie : ta cousine, que tu aimais tant, nous met tous à la porte de cet hôtel où est morte ta vieille grand-mère !

Mlle Monblant fit un geste de protestation :

—Oh ! mon oncle, pouvez-vous bien parler ainsi ! Dieu m'est témoin que je ne me suis pas un seul moment écartée du respect et de la reconnaissance que je vous dois...

—De la reconnaissance ! Pauvre enfant ! Si elle savait tout, se murmurait à lui-même Édouard Marquais.

—Oui, tu nous chasses, puisque tu ordonne à cet homme de rester. Pouvons-nous, ta tante, ta cousine, moi, et mon malheureux Raymond, qui arrivera d'un instant à l'autre, nous trouver une seule minute en face de lui !

Mathilde adressa à son fiancé un coup d'œil suppliant, dont il comprit aussitôt le sens :

—Je vous demande, mademoiselle, la permission de me retirer, dit-il en s'inclinant...

—Au revoir, M. Marquais ! fit-elle en le remerciant d'un regard affectueux.

Le capitaine salua et sortit du salon.

—Mon oncle, reprit la riche héritière, et vous, ma tante, et toi, Rosie, écoutez-moi. J'ai la conscience de n'avoir en rien mérité les étranges reproches qu'on vient de m'adresser. Mais je saurai concilier jusqu'au bout mes devoirs avec mes droits. Pouvez-vous sérieusement, monsieur le comte, me dénier la liberté de mon cœur et de mes inclinations ?

—Non, mademoiselle, reprit la comtesse se redressant à demi sur le canapé où elle avait fait mine de s'évanouir ; seule-

ment, je vous prévient que vous allez frapper douloureusement mon fils. Il en mourra, vous dis-je, il en mourra. Vous savez combien il vous aime !

—Est-ce ma faute, à moi, si je ne l'aime pas, et si je ne puis consentir à devenir sa femme ? Voulez-vous donc me marier contre mon gré ?

—Non. Mais Raymond ne peut plus mettre les pieds dans cette maison, où son odieux rival viendra chaque jour sans doute... et que nous allons quitter.

—Rassurez-vous ! dit Mathilde. M. Marquais ne viendra pas ici : c'est moi qui partirai.

La vie commune était devenue impossible, Mathilde n'avait pas eu de peine à le comprendre. Une rupture et une séparation immédiates étaient inévitables.

—Oui, je partirai, reprit-elle. Et je n'attendrai même pas à demain pour prendre congé de vous.

—Je ne le souffrirai pas, répondit fièrement le général, à qui ce départ subit causait les plus vives anxiétés.

Il aimait infiniment mieux avoir affaire, pour les règlements de comptes, à cette bonne, naïve et généreuse enfant, qu'à un fondé de pouvoirs, à un intermédiaire quelconque...

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884—(No 244).

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880—Epuisée.

DEUXIEME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Ecrit l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Ecrit l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIEME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Drames de l'Argent et Le Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, EDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)